

Macalester College

DigitalCommons@Macalester College

French Honors Projects

French and Francophone Studies Department

Spring 4-26-2022

"Je vous donne toute mon âme" : Une traduction de l'intimité féminine dans Isidora de George Sand

Shelby M. Kruger

Macalester College, shelby.marie0304@gmail.com

Follow this and additional works at: https://digitalcommons.macalester.edu/french_honors



Part of the [French and Francophone Literature Commons](#), [Language Interpretation and Translation Commons](#), and the [Women's Studies Commons](#)

Recommended Citation

Kruger, Shelby M., ""Je vous donne toute mon âme" : Une traduction de l'intimité féminine dans Isidora de George Sand" (2022). *French Honors Projects*. 12.

https://digitalcommons.macalester.edu/french_honors/12

This Honors Project - Open Access is brought to you for free and open access by the French and Francophone Studies Department at DigitalCommons@Macalester College. It has been accepted for inclusion in French Honors Projects by an authorized administrator of DigitalCommons@Macalester College. For more information, please contact scholarpub@macalester.edu.

“Je vous donne toute mon âme” : Une traduction de l’intimité féminine dans *Isidora* de

George Sand

“I give you all of my soul”: Translating Feminine Intimacy in George Sand’s *Isidora*

By Shelby Kruger

Advised by Professor Juliette Rogers

Macalester French and Francophone Studies Department

Submitted April 26, 2022

TABLE DE MATIÈRES

ABSTRAIT.....	3
REMERCIEMENTS.....	4
INTRODUCTION.....	6
L'HISTOIRE ET LE CONTEXTE CRITIQUE D' <i>ISIDORA</i>	8
<i>ISIDORA</i> AU XXI ^e SIÈCLE.....	15
PROCESSUS DE TRADUCTION.....	18
CONCLUSION.....	29
TRADUCTION.....	32
BIBLIOGRAPHIE.....	60

ABSTRAIT

Malgré la célébrité de l'écrivaine prolifique George Sand, plusieurs de ses œuvres restent non traduites et inaccessibles aux lecteurs anglophones aujourd'hui. Ce projet examine le livre *Isidora*, écrit par Sand en 1846, et fournit une traduction partielle du texte. Un essai critique accompagne cette traduction qui explore les raisons de l'obscurité de ce texte en comparaison avec d'autres œuvres de Sand, et affirme la pertinence du livre aux lecteurs anglophones du XXI^e siècle. Je propose que le cœur de la pertinence et l'excellence d'*Isidora* réside surtout dans les relations féminines intimes que Sand a créées. La création d'une traduction de ce livre par un angle queer et féministe révèle la longévité de ses thèmes pour des lecteurs modernes, et la singularité du travail de Sand parmi d'autres romans de l'époque.

ABSTRACT

Despite the fame of prolific French author, George Sand, some of her works still remain untranslated and inaccessible to anglophone readers today. This project examines Sand's 1846 novel *Isidora* and provides a partial English translation of the text, exploring reasons for its obscurity in comparison to her other works, and arguing its relevance to 21st century anglophone readers. Overall, I argue that the crux of *Isidora's* relevance and excellence lies in its intimate female relationships. Providing a translation of *Isidora* through a queer, feminist lens reveals the endurance of these themes for modern readers, and the singularity of her work among other novels of its time.

REMERCIEMENTS

Je voudrais me montrer reconnaissante et remercier sincèrement ma directrice de thèse, Professeur Juliette Rogers. Vos conseils au cours des neuf derniers mois ont été inestimables pour moi, et ce projet ne pourrait jamais être fini sans vous. Merci d'avoir partagé votre amour de George Sand et de la littérature française avec moi et tous vos étudiants. Votre salle de classe est toujours un espace d'érudition et de collaboration passionnantes, et je suis très reconnaissante d'avoir pu en faire l'expérience.

Aux membres de mon comité, Professeur Penelope Geng et Professeur El-Hadji Moustapha Diop : merci beaucoup d'avoir pris le temps de lire mon travail et d'offrir vos conseils. J'apprécie l'espace productif et profond que vous avez aidé à créer pendant ma soutenance. Je vous admire tellement tous les deux et je me sens si privilégié d'avoir eu votre participation pendant ce processus.

Merci à Sandra Smith et Annabelle Réa d'avoir pris le temps de discuter de votre travail avec moi et de me donner des conseils sur l'évolution de mon projet. Je me suis sentie si bien accueillie par vous deux dans l'étude de George Sand et de la traduction, et je suis si reconnaissante pour le temps et les efforts que vous avez donnés à partager votre sagesse avec moi.

Je voudrais aussi remercier mon conseiller départemental, Professeur Andrew Billing, pour ses conseils tout au long de mes quatre années au Macalester College. Mon érudition a beaucoup augmenté grâce à vos encouragements et à votre soutien. Merci également à tous mes professeurs du département de français de Macalester qui ont créé un environnement si accueillant et qui m'inspirent constamment avec leur passion pour les études francophones.

Finalement, merci à tous mes amis et ma famille, sans qui ce projet n'aurait pas pu être complété. À mon professeur de français au lycée, M. Zenk : merci d'avoir catalysé ma passion pour la langue française et pour votre soutien et enthousiasme pour mes études continues. À mes colocataires, Julia Ricks et Kira Schukar : merci de m'avoir inspiré avec vos esprits brillants et vos projets d'honneur, et d'avoir été des amis incroyables tout au long de mon temps à Macalester. Un dernier merci à mes parents et à mes frères, Tristan et Matt, pour tout. Je peux sentir votre amour et votre soutien même quand je suis à 2000 miles de vous, et rien de ce que je fais ne serait possible sans vos encouragements. Je vous aime tous tellement.

ACKNOWLEDGEMENTS

I would like to acknowledge and sincerely thank my thesis advisor, Professor Juliette Rogers. Your guidance over the past nine months have been invaluable to me, and this project could never have been finished without you. Thank you for sharing your love of George Sand and French literature with me and with all of your students. Your classroom is always a space of exciting scholarship and collaboration and I am so grateful to have been able to experience it.

To the members of my committee, Professor Penelope Geng and Professor El-Hadji Moustapha Diop: thank you so much for taking the time to read my work and offer your advice. I appreciate the productive and meaningful space that you helped create during my defense. I admire both of you so much and feel so privileged to have had your input during this process.

Thank you to Sandra Smith and Annabelle Réa for taking the time to discuss your work with me and provide advice on my progress. I felt so welcomed by both of you into the study of George Sand and translation, and am so thankful for the time and effort you put into sharing your wisdom with me.

I would also like to thank my department advisor, Professor Andrew Billing, for your guidance throughout my four years at Macalester College. My scholarship has grown immensely because of your encouragement and support. Thank you, additionally, to all of my professors in the Macalester French Department who have all created such a welcoming environment and constantly inspire me with their passion for francophone studies.

Finally, thank you to all of my friends and family, without whom this project could not have been completed. To my high school French teacher, Mr. Zenk: thank you for catalyzing my passion for the French language and for your continued support and excitement for my French studies. To my housemates, Julia Ricks and Kira Schukar: thank you for inspiring me with your own brilliant minds and honors projects, and for being incredible friends throughout my time at Macalester. A final thank you to my parents and to my brothers, Tristan and Matt, for everything. I can feel your love and support even when I'm 2000 miles away, and nothing I do could be possible without you rooting for me. I love you all so much.

INTRODUCTION

Pendant les années trente et quarante du XIX^e siècle, la France et l'Europe étaient captivées par les œuvres d'Amantine Lucile Aurore Dupin. Mais, à l'époque, ses lecteurs ne connaissaient pas leur romancier par son propre nom. À la place, le monde anticipait impatientement les livres de George Sand— un nom de plume utilisé par Dupin qui reste dans l'histoire des grands auteurs français aujourd'hui. Plus connue pendant cette période que Victor Hugo et Honoré de Balzac dans l'univers littéraire, la consommation de ses œuvres était rapide et presque insatiable (Thompson 501). Mais, même avec une écrivaine si connue comme Sand, il y a des morceaux qui peuvent glisser entre les mailles du filet, manquant l'attention et la célébration de ses autres textes. Pour Sand, un de ces textes s'appelle *Isidora*.

Souvent, une marque de la popularité d'une œuvre est la traduction. On peut mesurer le désir pour un auteur et ses écrits par le nombre de pays et de langues différents qui ont besoin de lire ses histoires. Des traductions de George Sand existent en anglais, néerlandais, espagnol, allemand, russe, japonais et plus. Mais pour *Isidora*, pendant qu'il existe quelques traductions, le livre reste pour la plupart dans l'obscurité en comparaison avec les œuvres plus connues de Sand. Un livre unique, écrit dans les styles journalistique, épistolaire, et prosaïque, Sand présente un roman qui refuse de se conformer à une méthode singulière. Ces formes changeantes créent le cadre pour une femme qui fait la même chose avec sa vie : jouant deux rôles différents, utilisant deux noms différents, *Isidora* refuse de rester dans une seule identité, définie par la société autour d'elle. Les thèmes de la classe, du genre, des restrictions de la société, la religion

et la moralité sont pertinents dans plusieurs pays autour de la France. Mais malgré l'intrigue et la forme novatrices d'*Isidora*, une traduction du roman n'existe pas en anglais.

Ce projet s'efforce d'examiner la pertinence d'*Isidora* pour les lecteurs du XXI^e siècle, les thèmes les plus profonds du livre, et de commencer une traduction partielle du texte en anglais. Les chapitres suivants vont explorer le contexte d'*Isidora* et fournir un argument que le roman est soutenu par les relations féminines. Sand utilise une protagoniste qui refuse d'être conceptualisée par des vues binaires sur les femmes à son époque. Elle refuse d'être le diable séduisant ou l'ange chaste. Sand montre que pour trouver la paix et pour être vue comme une femme complexe et humaine, Isidora a besoin de relations intimes avec des femmes autour d'elle. Malgré des relations significatives avec des hommes, elles ne fournissent pas la vie qu'elle désire. Elle trouve une existence non réglementée par les attentes des hommes avec sa belle-sœur, Alice, et sa propre fille à la fin du texte.

Une traduction anglaise d'*Isidora* rendrait le texte de Sand plus accessible aux lecteurs anglophones, mais aussi présente la chance de souligner des perspectives uniques dans ses écrits. Après avoir considéré le livre sous un angle critique du XXI^e siècle, et exploré des méthodes dans les études sur la traduction dans les contextes féministes et queer, je présenterai une traduction partielle de la deuxième partie du roman. Cette traduction met l'accent sur les pensées intimes de la protagoniste de Sand, et démontre ses relations avec d'autres femmes autour d'elle. La traduction est juste un début à ce que j'espère développer dans une traduction complète du roman. Les pages suivantes

présentent un argument pour la traduction de ce roman pour des lecteurs anglophones et la pertinence de ce texte dans le canon de Sand pour des lecteurs aujourd'hui. La traduction d'*Isidora* en anglais relève en outre l'importance des relations féminines dans l'écriture de Sand et continue le travail de rendre ses textes plus accessibles aux lecteurs modernes partout dans le monde.

L'HISTOIRE ET LE CONTEXTE CRITIQUE D'*ISIDORA*

En 1846, George Sand publie un roman différent de tous ses livres précédents. Mais l'année suivante elle gagne plus de reconnaissance pour son roman pastoral, *La Mare au diable*, et ses lecteurs oublieront une petite histoire publiée juste avant qui s'appelait *Isidora*. Ce livre, raconté en trois parties, se passe à Paris et commence par décrire la vie d'un jeune philosophe qui s'appelle Jacques Laurent. La première partie est racontée par Jacques dans ses entrées de journal intime. Nouvellement arrivé à Paris, Jacques essaie d'envisager sa version de l'utopie. Mais, innocent et inexpérimenté avec la société et surtout avec les femmes, il ne peut pas décider si les femmes et les hommes seraient égaux dans son monde idéal. Pour poursuivre cette question, Jacques se lance de la vie parisienne pour acquérir plus d'expérience avec le sexe opposé. C'est là où le roman de Sand commence et où Jacques rencontre deux femmes étonnantes.

La première femme que Jacques trouve à Paris est visible de la fenêtre de son appartement. Il fait sa connaissance et il découvre qu'elle s'appelle Julie. Pendant leurs conversations dans son jardin, Jacques trouve que Julie est intelligente, morale, chaste, et qu'elle "est un ange" (Sand 26). Il tombe amoureux d'elle très vite pour sa simplicité et ses mœurs. Mais, quelques jours après, Jacques rencontre une autre femme fascinante.

Pendant ses explorations de Paris, il se trouve à un bal masqué de l'opéra, et là il trouve Isidora. Isidora est mystérieuse, son visage invisible derrière son masque, mais elle est décrite comme "la plus belle femme de Paris" (Sand 39). Isidora est aussi intelligente que Julie, et demande à Jacques de questionner ses conceptions sur la morale et la pureté de la femme. Il est entiché de cette femme, mais Isidora est une courtisane, aussi appelée "la femme... la plus méprisable et la plus méprisée..." (Sand 39). Une division est formée entre ces deux femmes dans la tête de Jacques : l'une est un ange, simple et pure, pendant que l'autre est un beau démon, décrit comme "la dame aux camélias" trois ans avant la publication du roman par le même nom d'Alexandre Dumas (Sand 31). Ces deux femmes compliquent la conception de la féminité de Jacques.

Ces complications sont augmentées quand Jacques fait une grande découverte : que Julie et Isidora sont la même femme. Stupéfié que son amour n'est ni l'ange ni le démon mais une combinaison de deux, Jacques essaie de convaincre Isidora qu'ils peuvent être heureux ensemble et qu'il peut lui pardonner pour ses péchés. Mais, malgré son amour pour Jacques, elle ne peut pas accepter sa condescendance et morale supérieure, et elle le quitte pour épouser un autre homme, un comte riche. Jacques est dévasté par sa perte d'amour, et la première partie se termine.

La deuxième partie du roman de Sand est écrite à la troisième personne, et c'est la deuxième moitié de cette section que j'ai traduite pour mon projet. Dans ces lignes Jacques est beaucoup moins présent et Sand se fixe plus sur le personnage d'Isidora, ses pensées internes et sa relation avec sa belle-sœur de son mariage avec le comte. Dans la deuxième partie on trouve que le mari d'Isidora est mort, et qu'elle a reçu une grande

portion de sa propriété. Après ces événements, Isidora rencontre sa belle-sœur, Alice, pour la première fois. Pendant leur rendez-vous, Isidora raconte à Alice l'histoire de sa vie. Elle trouve que Jacques n'est pas capable de lui pardonner son passé, mais Alice a ce pouvoir. La relation qui se développe entre Alice et Isidora est presque plus intime que celle entre Jacques et Isidora, et on peut sentir leur connexion profonde dans les dernières vingt-cinq pages de ce chapitre.

Bien que le roman de Sand commence par la narration d'un jeune homme, son histoire se développe très clairement dans un cadre où les femmes prennent contrôle de leurs propres narratifs. Isidora découvre qu'Alice est la femme que Jacques a vue dans "Julie" : "Alice n'était plus là comme une fée qui l'enlevait à la terre, mais comme une sœur de la Charité qui sondait ses plaies" (Sand 104). Alice est décrite comme un ange, calme et chaste avec une histoire propre qui contraste avec celle d'Isidora. Mais les deux femmes trouvent que malgré leurs différences, elles ne sont pas ennemies. Alice demande très vite à Isidora pendant leur rendez-vous : "Dites-moi, croyez-vous que vous pourrez m'aimer ?" (Sand 103). Tandis que l'amour de Jacques n'a pas eu la force d'apprivoiser Isidora, elle tombe plusieurs fois aux genoux d'Alice, acceptant son amour et sa bénédiction. Un pouvoir féminin entre les deux transcende la pitié de Jacques et c'est seulement Alice qui peut pardonner à Isidora. La critique littéraire Nathalie Buchet Rogers écrit dans un essai sur le texte que : "Pour Jacques, le dilemme Julie-Isidora est devenu Isidora-Alice. Il succombe aux charmes de la courtisane, non sans d'amers remords qui n'échappent pas à sa maîtresse dépitée. À la grande surprise du jeune homme, les deux femmes tombent dans les bras l'une de l'autre" (188). En montrant une

relation qui frôle la ligne entre l'amour familial et l'amour romantique, Sand subvertit en plus les cases binaires des femmes au XIX^e siècle.

Après un peu de temps Jacques surmonte son amour pour Isidora et il tombe amoureux d'Alice. Les deux personnages font connaissance quand Jacques prend le rôle de tuteur pour le fils d'Alice. La transition de l'amour romantique de Jacques pour Julie/Isidora à un amour pour Alice montre que, malgré sa tentation de la "Dame aux Camélias," il cherche encore sa femme idéale. Sa rencontre avec Isidora n'est pas assez pour complètement diviser la conception dans sa tête qu'une femme tombe dans une des deux catégories : ange ou démon, bonne ou mauvaise. C'est Alice seule qui peut comprendre quand Isidora essaie d'expliquer les conflits dans son âme, et son combat avec la société dans laquelle elles vivent. La chercheuse Eve Sourian écrit d'Isidora : "Ange et démon, prisonnière et révoltée, Isidora, c'est la fille du peuple qui veut son émancipation" (33). Isidora ne peut pas être contenue par les étiquettes de la société. Parce qu'elle est indéfinissable, sa vie devient une épreuve contre le monde autour d'elle. Elle veut vivre avec sa liberté, mais reconnaît la nécessité d'aide financière dans une société patriarcale. En plus, elle est solitaire, elle désire l'amour romantique ainsi que l'amour divin de Dieu, mais elle n'est pas disposée à se soumettre à n'importe quel homme. Elle décrit toutes ces contradictions et ses épreuves internes à Alice : "Jugez donc de ce que doit souffrir une tête douée d'intelligence et de raison quand, poussée par la fatalité dans cette voie sans issue, elle arrive à perdre la puissance de se réhabiliter sans en voir perdu le besoin" (109). Dans ces explications on peut comprendre toutes les

raisons différentes dans son histoire qu'Isidora se trouve ostracisée et en quête de liberté, mais liée encore aux chaînes de la société.

Isidora trouve en Alice la combinaison de l'amour divin et romantique qu'elle désire. Alice offre à Isidora le pardon de Dieu que Jacques n'est pas capable de donner. Elle est aussi capable d'unifier la double identité d'Isidora dans sa tête et pour Isidora elle-même aussi, en lui redonnant son nom de baptême pendant qu'elle accepte tout ce qu'elle a fait sous son nom d'Isidora :

— Julie ? s'écria la courtisane hors d'elle-même. Quel nom me donnez-vous là ?

— Permettez-moi de vous le donner toujours, reprit Alice avec une grande douceur ; un de nos amis communs vous a connue sous ce nom, qui est sans doute le véritable, et qui m'est plus doux à prononcer (103).

Dans cette scène Alice accomplit un deuxième baptême pour Isidora. Elle dissout la division de son âme et ses actions entre les deux noms de Julie et Isidora, et elle présente une page blanche sur laquelle Julie peut recommencer. Alice bénit Isidora et offre le pardon de Dieu aussi dans un moment très intime :

Alice éleva sa belle main délicate, et la posant sur le front de la courtisane : « Je vous jure, par votre rare intelligence, lui dit-elle, que si votre cœur est aussi bon que votre beauté est puissante, quoi qu'il y ait eu dans votre vie, je ne veux ni le savoir, ni le juger... Si vous êtes grande, généreuse et sincère, Dieu a dû vous absoudre... » (104)

Dès qu'Alice fait ce pardon pour Isidora, les deux femmes sont liées d'une manière plus intime que Jacques et Isidora ou même Jacques et Alice. Isidora professe plusieurs fois pendant la durée de la deuxième partie qu'elle a besoin seulement de l'amour d'Alice pour être sauvée. Elle se jette aux pieds et genoux d'Alice plusieurs fois, la loue pour sa bonté et sa grâce pendant qu'elle s'accroche à son corps. Dans ces moments il devient clair que ce n'est pas l'amour de Jacques ni celui d'aucun homme qui peut sauver Isidora : c'est l'amour et l'intimité féminine qui facilitent la victoire de l'héroïne de Sand.

Pendant que Dieu prend une présence masculine dans le roman et la société en général, l'amour pur et divin ne peut pas être donné à Isidora par un homme. Sand utilise Alice et l'intimité féminine pour subvertir la société patriarcale qui a objectivé et confiné Isidora.

Dans la troisième partie du roman, Sand continue de renforcer ses idées sur le pouvoir féminin, mais elle change encore son style d'écriture. Des entrées d'un journal à la prose, elle finit avec des lettres entre Alice et Isidora. Ces lettres révèlent qu'Alice habite avec son amour, qui est probablement Jacques mais il n'est jamais nommé. Isidora vit en Italie, avec une jeune fille qu'elle a adoptée. C'est une fin peu conventionnelle pour l'héroïne d'un roman : elle n'a pas gagné l'amour de Jacques, et elle ne vit pas heureuse dans un mariage hétérosexuel confortable. La critique littéraire Annabelle Réa écrit sur cette conclusion pour la courtisane, disant :

Ayant assumé pleinement les qualités associées à son homonyme Isis, déesse de l'amour maternel, de la quête, de l'écriture -avec, en plus, le suffixe « dora » ou « don », du grec dóron-, Isidora a atteint son but : « régner ». Altruiste, elle règne

généreusement sur une propriété vaste et ouverte, dans une Italie plutôt utopique,
 « au bord du plus beau lac de la terre » (192).

Réa explique clairement comment Isidora devient protagoniste de son histoire encore à l'extérieur des boîtes d'une société patriarcale. Tandis que le roman commence avec Jacques qui cherche les réponses pour formuler la société parfaite, il abandonne son enquête. C'est en fait Isidora qui trouve l'utopie dans sa vie. Cette utopie est atteinte par l'amour féminin qu'elle trouve Alice et ensuite avec sa fille adoptive.

Même s'il n'y a pas une romance intime en soi entre Isidora et Alice, il est clair que l'intimité entre les deux femmes est centrale à l'histoire de Sand. L'amour qu'elles professent dans la deuxième partie, main dans la main, est présent dans la troisième partie aussi. La relation entre Alice et Isidora oscille entre l'amour familial de belles-sœurs ou quelque chose de plus. Dans deux pays différents, les femmes continuent à partager leurs sentiments et pensées intimes. Il y a une absence complète de Jacques Laurent dans ces paragraphes — il ne parle ni n'écrit une seule lettre. L'absence de ce personnage masculin des dernières pages du roman solidifie la relation féminine comme centrale à l'intrigue. De temps en temps les mots d'Isidora semblent ceux d'un membre de la famille très proche, mais parfois ils changent de ton. Par exemple, quand un jeune homme rend visite à sa maison, Isidora écrit à Alice :

...et des yeux... des yeux qui me rappelèrent tout à coup les vôtres, Alice, tant ils étaient grands et beaux des yeux de ce gros noir de velours, qui devraient être durs en raison de leur teinte sombre, et qui ne sont qu'imposants, parce que de longues

paupières et un regard lent leur donnent un fond de douceur et de tendresse extrême (152).

Pendant qu'Isidora rumine sur la beauté et son attraction pour cet homme, l'image d'Alice est soudainement introduite à ses pensées. Isidora est sauvée de la condamnation de la société, mais ses désirs ne cessent pas à la fin du roman. C'est clair que les pensées de l'amour romantique arrivent dans sa vie encore— et elles retournent presque toujours à Alice. Même si Isidora a trouvé l'utopie et le salut dans l'amour maternel, elle nous rappelle qu'elle n'est pas Marie de la Bible, disant malicieusement : “Soyons franche, car, aussi bien, vous ne pouvez pas me prendre pour une sainte” (153). Isidora reste indéfinissable par un standard singulier, et elle a trouvé la paix dans plusieurs relations féminines qui offrent l'amour romantique, amical, et familial.

ISIDORA AU XXI^e SIÈCLE

Malgré la popularité des textes de George Sand et l'intrigue passionnante d'*Isidora*, ce n'est pas un roman qui est souvent mentionné aujourd'hui ni en français ni en anglais. Pourquoi ce texte est-il si souvent oublié parmi le canon de Sand ? Quelques chercheurs ont des idées différentes sur sa réception. Le livre n'a pas reçu beaucoup de succès après sa publication en 1846. Alors qu'il y a des critiques qui ont aimé le roman, il y en a d'autres qui étaient fatigués de la troupe des courtisanes à l'époque (Sand, Rea, 249). Sand n'a pas été la première ni la dernière à créer une courtisane fictive qui avait besoin d'être sauvée.

En plus, il y a eu des critiques comme celles de Paulin Limayrac qui ont trouvé trop de similarités entre les personnages de *Isidora* et d'autres personnages de ses œuvres

précédentes (Sand, Rea, 250). Plusieurs lecteurs ont trouvé les caractéristiques de Jacques Laurent et Isidora très similaires aux personnages de *Le meunier d'Angibault*, aussi écrit en 1845 avant *Isidora*. À cause de ces similarités, l'intrigue et le développement d'*Isidora* ont l'air d'être hâtifs et faits à un niveau plus bas que les livres précédents. En combinaison avec la sortie de son premier roman champêtre, *La Mare au Diable*, qui était plus populaire—probablement à cause de son style pastoral et les éléments de la vraie vie de Sand—*Isidora* est restée pour la plupart dans l'obscurité.

Au cours des dernières décennies il y a eu un peu plus d'érudition sur le texte. Annabelle Réa a publié une nouvelle édition du roman en français en 2018. Sur la réception d'*Isidora* en France et d'autres pays étrangers, elle écrit:

Au milieu du XIX^e siècle, le lecteur anglais unilingue avait cependant à sa disposition une trentaine de titres sandiens en traduction anglaise. *Isidora* n'y figurait pas. Même le grand admirateur des écrits de Sand, son champion en Angleterre, le critique et romancier George Henry Lewes, dans un article de la *Foreign Quarterly Review* en 1846, alors qu'il caractérisait déjà *La Comtesse de Rudolstadt* et *Jeanne* comme « faibles », réserve pire encore pour *Isidora*, dont il regrette « the carelessness and nothingness » — « le manque de soin et la nullité » (255).

Malgré la popularité et la traduction du roman dans d'autres pays étrangers comme l'Allemagne ou la Russie, *Isidora* n'a pas trouvé une demande pour une traduction en anglais. Aujourd'hui, il y a beaucoup plus d'universitaires qui ont fait des recherches sur le texte et ses thèmes parmi d'autres œuvres de Sand, mais il n'existe toujours pas de

traduction du roman en anglais. Même si le livre n'est pas considéré comme le chef-d'œuvre de Sand, des lecteurs anglais unilingues ne peuvent pas faire ces évaluations pour eux-mêmes, en considérant *Isidora* à côté des autres textes qui ont des éditions anglaises.

À part la mission de rendre tous les livres de Sand accessibles aux lecteurs anglais, il y a beaucoup dans *Isidora* qui serait pertinent pour les audiences du XXI^e siècle. Ce texte offre des idées originales de Sand, mais il a aussi unifié des idées principales que Sand évoque dans une grande partie de son travail. Les thèmes principaux du texte sur la libération des femmes et leur évasion des systèmes patriarcaux sont tellement féministes. Réa écrit dans son édition du livre que :

C'est un roman courageusement féministe qui critique, avec une férocité contenue, le *Code civil* et la position dépendante dans laquelle se trouve la femme, à l'exception de la veuve. C'est un roman où, contrairement à la tendance qui se manifeste chez les écrivains masculins, la courtisane ne meurt pas, ne se laisse pas humilier, « rachetée » par l'amour ; (37).

Réa explique comment Sand a formulé une histoire tellement féminine parmi des représentations encore masculines des femmes. On peut regarder le roman d'Alexandre Dumas, par exemple, qui utilise aussi "une dame aux camélias" comme décrit dans *Isidora*. La courtisane de Dumas, Marguerite, meurt seule, souffrant et regrettant la perte de son amour avec Armand. Un autre exemple peut être trouvé dans le roman *Nana* par Émile Zola. Dans cette histoire, le personnage principal va de la vie d'une prostituée à une courtisane. À la fin du roman, Nana est morte de la variole, et elle souffre beaucoup.

En contraste avec ces histoires écrites par des hommes où les femmes principales sont souvent condamnées à la mort, Sand crée un personnage tellement unique pour l'époque. Isidora ne meurt pas et elle ne souffre pas de la perte de Jacques. Elle trouve la paix, l'amour avec sa fille et son amitié avec Alice, et la cultivation de son utopie.

Ce contraste que Sand fait avec d'autres œuvres de son époque rend *Isidora* comme un texte indéniablement notable dans son canon. Malgré son manque de popularité après sa publication, le texte a trouvé un plus grand public aux XX^e et XXI^e siècles pour des lecteurs français. Pour des lecteurs anglophones, une édition anglaise du texte pose une opportunité pour découvrir plus d'œuvres de Sand et de faire leur propre comparaison avec d'autres textes de l'époque (des traductions en anglais de *Dame aux Camélias* et de *Nana* existent depuis le XIX^e siècle). À côté de sa position parmi d'autres livres de Sand et de l'époque, *Isidora* présente aussi des thèmes pertinents aux lecteurs anglais du XXI^e siècle. Dans un contexte américain, où ce projet a été complété, la lutte pour l'égalité des femmes et d'autres personnes aux identités marginalisées progresse encore. Tandis que le temps et le lieu sont différents, la critique que Sand présente de la société reste encore pertinente. Isidora ne peut pas échapper à la répression de sa vie tant qu'elle n'a pas échappé au patriarcat de la société en général. Isolée dans la campagne, elle trouve la paix et l'égalité avec sa famille. Ces questions de l'utopie, de l'égalité et de l'oppression de la patriarchie restent encore pertinentes pour les discussions des sociétés et gouvernements du XXI^e siècle. Avec une traduction anglaise, les anglophones seraient capables sans doute de trouver des connexions entre *Isidora* et le monde aujourd'hui.

LE PROCESSUS DE TRADUCTION

Ce projet est composé d'une traduction partielle d'*Isidora*. La traduction commence au milieu de la deuxième partie du roman, et continue jusqu'à la fin de la partie. Il y a plusieurs raisons qui ont influencé mon choix de commencer cette tâche au milieu du texte. Après avoir lu le livre deux fois, je me suis rendu compte qu'il ne serait pas possible de faire une traduction complète dans le cadre de ce projet. J'ai voulu que ma traduction fournisse une image des thèmes, sentiments, et moments que j'ai trouvés les plus pertinents dans le livre. La dernière moitié de la deuxième partie se concentre sur une conversation entre Alice et Isidora en personne, après la mort du frère d'Alice, qui est aussi le mari d'Isidora. Jacques n'apparaît pas jusqu'à la fin du chapitre, et il n'ajoute pas ses pensées intimes comme il le fait au début du livre dans ses journaux. Même si Jacques est une partie intégrante de l'histoire, je pense qu'il devient clair que le bonheur et le succès d'Isidora restent dans les mains d'Alice. J'ai voulu me concentrer sur cette relation et sur l'importance des relations féminines en général dans le livre. En choisissant de traduire les moments où Alice offre le pardon à Isidora, où on voit le changement de son nom de jeune fille à son nom de baptême et où les femmes professent leur amour l'une pour l'autre, j'espère avoir capturé le cœur du texte. Je pense que ces 26 pages contiennent un apogée de la passion du texte— tandis qu'elles laissent aussi beaucoup de questions ouvertes. J'espère que ces sentiments profonds en combinaison avec les mystères de la fin inspireront un désir de lire le reste du texte et découvrir tous ses détails.

J'ai commencé mon projet en faisant des recherches sur le processus de traduction. J'ai lu quelques textes de Walter Benjamin. Dans son essai "Die Aufgabe des Übersetzers", ou "La tâche du traducteur", il explore les épreuves auxquelles les

traducteurs font souvent face et les éléments d'une bonne traduction. Il identifie la tâche ultime du traducteur comme :

...finding that intended effect upon the language into which he is translating which produces in it the echo of the original. This is a feature of translation which basically differentiates it from the poet's work, because the effort of the latter is never directed at the language as such, at its totality, but solely and immediately at specific linguistic contextual aspects (Benjamin 4).

Cette description m'a beaucoup aidée à conceptualiser le but d'une traduction. Le concept d'une traduction comme un écho au lieu d'un miroir m'a semblé très pertinent. Ce n'est pas le but d'une traduction de copier chaque mot individuel d'une langue à une autre. Il y a une phrase dans le monde de la traduction, malheureusement une métaphore sexiste, mais qui évoque la difficulté de traduire un texte : les traductions sont comme des femmes, soient belles ou fidèles. Le défi qui se présente dans le processus de traduction est qu'on peut faire une traduction précise ou magnifiquement écrite, mais pas les deux à la fois. Je crois qu'il ne faut pas confiner la traduction (ni les femmes) à une de ces deux boîtes, et que c'est possible de trouver un terrain d'entente. Benjamin suggère que c'est nécessaire de garder les idées principales du texte originel en créant une œuvre singulière et unique. Il écrit en plus que :

...here it can be demonstrated that no translation would be possible if in its ultimate essence it strove for likeness to the original. For in its afterlife - which could not be called that if it were not a transformation and a renewal of something

living - the original undergoes a change. Even words with fixed meaning can undergo a maturing process. (2).

Quand j'ai fait une traduction des premières lignes, j'ai eu peur de trop changer les mots d'une traduction littérale. J'ai voulu traduire l'histoire et la beauté des mots que George Sand a écrits. Mais les écrits de Benjamin m'aident à rendre compte que c'est impossible de recréer l'original, et une récréation exacte n'est pas le but d'une traduction. Ce projet est une communication de l'esprit et l'histoire de George Sand, mais aussi une œuvre indépendante de son document original.

En plus du texte de Benjamin, pour développer mes connaissances sur la traduction dans le cadre de ce projet sur *Isidora*, j'ai consulté *Feminist Translation Studies*, une collection d'essais éditée par Olga Castro et Emek Ergun. Cette anthologie a défini le domaine de la traduction féministe, et a offert plusieurs exemples de comment la traduction féministe est présente aujourd'hui. Les écrits de Sand sont connus comme des œuvres féministes pendant un siècle où les idées sur la libération des femmes gagnent du terrain. Ses héroïnes sont souvent opprimées par les sociétés bourgeoises dans lesquelles elles vivent, un reflet de sa propre expérience. J'ai voulu assurer que j'ai compris l'importance de ces idées dans le livre de Sand et comment je peux respecter et améliorer les idées et expériences féministes dans mon travail. Olga Castro et Emek Ergun décrivent la traduction féministe comme :

dedicated to revealing the roles that translation has historically played in the making of the feminist transnational; and furthermore, to re-envisioning the future of the transnational as a polyphonic space where translation (as a feminist praxis)

is embraced as a tool and model of cross-border dialogue, resistance, solidarity and activism in pursuit of justice and equality for all (1).

Elles envisagent la traduction comme un espace féminin qui peut promouvoir l'égalité et l'activisme à travers plusieurs contextes. Pour pratiquer la traduction féministe, il faut comprendre les façons par lesquelles la traduction était utilisée pour l'oppression des idées et la domination des autres cultures et individus. La traduction des textes d'une langue d'un groupe qui est opprimé à une autre langue de l'opresseur pose une lutte de pouvoir qui peut contribuer à l'effacement de l'histoire et l'impérialisme des cultures colonisatrices sur d'autres. Alors que mon projet se fixe plus sur les relations féministes et transmet l'information entre deux langues privilégiées, les dynamiques de pouvoir qui sont présentes dans le processus de la traduction sont quelque chose de très important que j'ai appris pendant mes recherches.

J'ai trouvé plus de direction pour traduire la relation intime entre Isidora et Alice dans l'essai "A Manifesto for Postcolonial Queer Translation Studies" par Rahul K. Gairola. Même s'il n'y a pas un rapport sexuel explicite dans le roman entre Alice et Isidora, il y a une intimité entre les deux femmes qui semblent franchir les limites d'une amitié stricte. Alice et Isidora se touchent fréquemment, déclarent leurs amours mutuels, et leur relation présente une acceptation qui remplace toutes les relations romantiques du passé qu'Isidora a eues avec des hommes. Je crois qu'un regard sur le "queerness" de la relation entre Isidora et Alice est essentiel pour comprendre l'importance des relations féminines que Sand offre dans son œuvre. Pour indiquer comment les identités queers se

développent dans mon projet, il est aussi nécessaire de comprendre comment la traduction peut être vue comme une pratique queer en soi. Gairola écrit que:

In the framework of gender and queer studies, Spurlin suggests that the original text is traditionally positioned as the ‘top’ (penetrator) and the translated text as the ‘bottom’ (penetrated). This textual positioning reproduces the power dynamics of gender and sexuality in the history and mechanics of language and interpretation (71).

Gairola souligne comment la pratique de la traduction imite des dynamiques de pouvoir qui sont prévalentes dans les domaines du genre et du colonialisme. Elle cite, par exemple, comment le drag queen, vu comme une copie des rôles stéréotypés du genre, est une pratique de traduire “the present moment from situated pasts” (71). Gairola présente l’importance de le pouvoir du corps gay dans les contextes de la traduction. Encore une fois, on a l’argument qu’un texte traduit doit être une œuvre unique et nouvelle. Juste comme le corps gay mérite d’être traité comme une source primaire, pas une copie ou une parodie d’une autre œuvre, la traduction— particulièrement une qui se fixe sur des identités queer— doit insister sur son propre pouvoir comme un texte unique et jamais vu auparavant.

Au bout du compte j’ai écrit trois versions de la traduction. J’ai commencé avec un brouillon préliminaire, un brouillon révisé, et le produit final. Le brouillon préliminaire essaye de capturer le sens des mots, l’histoire principale des événements passés. Il y avait plein d’erreurs de grammaire et de compréhension, et des erreurs plus stylistiques que je suis arrivée à reconnaître. Je me suis rendu compte très vite que la

traduction n'est pas de chaque mot, de chaque phrase écrite. J'ai réfléchi sur toutes les recherches que j'avais faites, ainsi que le travail de Vinay et Darbelnet dans leur livre *Comparative Stylistics of French and English: A Methodology for Translation*. Vinay et Darbelnet introduisent l'idée d'une traduction oblique dans leur texte, qui est l'opposé d'une traduction directe. Avec une traduction oblique, il faut changer les structures grammaticales ou des éléments stylistiques de la langue originelle pour traduire le sens des mots dans la deuxième langue. Pour faire une traduction oblique, Vinay et Darbelnet suggèrent quatre méthodes différentes : la transposition, l'équivalence, l'adaptation, et la modulation. J'ai utilisé presque toutes ces méthodes pendant le projet avec le texte de Sand.

Dans l'ouverture de la traduction j'ai rencontré tout de suite des obstacles en faisant une traduction directe. J'ai décidé que la méthode de transposition peut aider à rendre le texte plus clair en anglais. La transposition arrive quand il faut changer les structures grammaticales et les parties d'une phrase changent dans la traduction. Quand j'ai fait une traduction directe, la phrase n'était pas fluide en anglais avec tous les mots dans le même ordre qu'en français :

Originel : Nous laisserons Jacques Laurent à ses anxiétés, et nous rendrons compte au lecteur de la journée d'Alice (Sand 101).

Première traduction : We will leave Jacques Laurent to his anxieties, and recount to the reader the day of Alice.

Je me suis rendue compte qu'une grande tâche de ce projet est de ne pas communiquer simplement les événements du livre, mais de créer aussi un texte qui à l'air d'avoir été

écrit en anglais en premier. J'ai revisité cette phrase et j'ai trouvé un style plus naturel de la langue anglaise après avoir changé l'ordre de quelques mots :

Traduction finale : We'll leave Jacques Laurent to his anxieties, and now recount Alice's journey to the reader.

La pratique de la transposition est visible dans le réarrangement de la phrase, avec "to the reader" à la fin au lieu d'au milieu.

Un autre exemple de la transposition dans mon travail est comment j'ai traduit des verbes réfléchis. L'usage du réflexif apparaît assez souvent dans le livre, mais il est peu utilisé en anglais. Un exemple du début du texte peut être trouvé dans les phrases suivantes :

Original : "Après quelques heures d'un sommeil calme, elle s'habilla avec le même soin qu'à l'ordinaire, et se fit apporter la clef de la petite porte du jardin" (Sand 101).

Première traduction : "After several hours of calm sleep, she dressed herself with the same care as always, and took the key to the small garden door."

Traduction finale : "After several hours of calm sleep, she dressed with her usual care, and retrieved the key to the small garden door."

Ceci est un exemple de comment la transposition peut changer la grammaire des phrases en anglais, mais garder le sens de l'histoire. Les phrases "elle s'habilla" et "se fit apporter" doivent être changées de la voix active à la voix passive, pour être plus clair en anglais. Ces changements sont nécessaires dans la transposition pour rendre le texte plus compréhensible aux lecteurs anglophones.

Une autre pratique de Vinay et Darbelnet que j'ai utilisée est l'adaptation.

L'adaptation arrive quand quelque chose est mentionné dans la langue originelle qui n'existe pas dans la culture de la deuxième langue. J'ai aussi reçu l'aide avec ce concept de la traductrice Sandra Smith. J'ai rencontré Sandra Smith à l'Alliance Française de Minneapolis et Saint Paul, et découvert qu'elle avait fait des traductions anglaises de plusieurs textes, y compris *L'étranger* par Albert Camus, et douze romans d'Irène Némirovsky. Elle a offert des conseils sur mes premiers efforts et réitéré que la traduction n'est pas un travail de recréer un texte exactement dans une autre langue, mais une forme d'adaptation d'un texte dans un contexte nouveau en langue, temps et société.

Mes discussions avec Sandra Smith m'ont alertée très tôt dans le processus aux détails qui sont utilisés souvent dans la langue française qu'on n'utilise pas en anglais. Un sujet que j'ai beaucoup discuté avec Sandra Smith est la différence entre “vous” et “tu” en français— quelque chose qui n'existe pas dans la langue anglaise. Les lecteurs anglophones ne sont pas habitués à reconnaître des changements entre “tu” et “vous” parmi des personnages, mais il y a des choses que l'on peut faire en anglais pour signaler des changements de familiarité entre deux personnes. Par exemple, il y a une lutte brève dans le langage des deux femmes quand Isidora essaye de tutoyer Alice :

— De la pitié ! Dieu seul a le droit de l'exercer ; mais les hommes ! Oh ! vous avez raison de repousser la pitié des ces êtres qui en ont tous besoin pour eux-mêmes. J'en serais bien digne, chère Julie, si je vous offrais la mienne.

— Que m'offres-tu donc, noble femme ? suis-je digne de ton affection ?

— Oui, Julie, si vous la partagez (Sand 136).

Ici Alice offre de la pitié et de l'amour à Isidora/Julie, et Isidora prend ces offres comme une chance d'être plus familière avec sa belle-sœur. Mais Alice n'est pas prête à oublier ses distinctions formelles, et elles continuent de se vouvoyer pour le reste du livre. Si on traduit ce passage directement on a une phrase similaire à ceci :

Première traduction : “What do you offer me then, noble woman? Am I worthy of your affection?”

“Yes, Julie, if you share it.”

Mais dans cette traduction, malgré le fait que tous les mots originels sont présents, ce moment de changement en familiarité n'est pas détectable. Après mes discussions avec Sandra Smith, j'ai changé la phrase pour signaler le changement de “vous” à “tu” plus clairement :

Traduction finale: “What are you offering me then, my dear noble woman? Am I worthy of your affection?”

“Yes, Julie, if you share it.”

En ajoutant “my dear” il y a un sens de familiarité et sympathie qui est communiqué dans l'utilisation de “tu,” mais qui n'est pas réciproque dans la réponse assez froide et directe d'Alice. La phrase “my dear” est une adaptation de l'usage de “tu” qui peut communiquer la même idée pour des lecteurs anglophones.

Finalement, une autre méthode de traduction que j'ai utilisée plusieurs fois pendant le projet est l'équivalence. On utilise l'équivalence pour remplacer des expressions idiomatiques qui ne sont pas utilisées dans une autre langue. Une difficulté d'interprétation que j'ai rencontrée pendant le projet est l'usage du vocabulaire du XIX^e

siècle. Il y a des moments où on trouve des idées qui sont enracinées dans le contexte de la France en 1845 qui ne sont pas utilisées souvent aujourd'hui. Ces mots et ces phrases ont créé quelques difficultés pour choisir la traduction correcte. Par exemple, dans les premières cinq pages Alice fait référence à un mot qui n'est pas utilisé souvent en anglais aujourd'hui :

Original : — Vraiment oui ! Ne croyez donc pas que les idées ne pénètrent pas jusque dans les têtes coiffées en naissant d'un hochet blasonné (Sand 103).

Le mot « coiffure », pendant qu'il est connu en anglais, n'est pas commun dans la langue moderne. En plus, la traduction directe en anglais était assez maladroite :

Première traduction : “Yes truly! Don't believe that ideas do not penetrate into the heads of coiffed hair born from a blazoned rattle.”

Pour communiquer l'idée de cette phrase dans un style plus moderne, j'ai changé légèrement l'interprétation des mots, et remplacé “hochet blasonné” avec un objet plus connu en anglais :

Traduction finale : “Yes truly! Don't think that privileged heads don't have ideas because they are born with a silver spoon.”

En utilisant l'équivalence j'ai remplacé l'objet d'un hochet blasonné à “a silver spoon” pour utiliser une phrase plus commune en anglais. Même si l'objet a changé, il communique encore l'idée du privilège d'où vient Alice, et la société avec laquelle Isidora n'est pas familière.

Avec tous ces conseils et les trois versions de la traduction que j'ai faites, je suis confiante d'avoir créé une traduction qui est précise et qui conserve les événements du

livre. En même temps, la traduction trouve un équilibre entre un style traditionnel du XIX^e siècle et un style contemporain. Toutes les recherches textuelles et en personne que j'ai employées pour ce projet ont renforcé la pertinence du texte de Sand et les thèmes féministes, queer, et sociaux qui sont encore importants à lire aujourd'hui. Ces sources ont aussi communiqué la singularité d'une traduction comme sa propre œuvre— une histoire partagée par le traducteur ainsi que l'auteur du document original. Dans la traduction finale de ce projet l'intrigue et l'esprit de Sand restent présents, tandis qu'un mélange de ma voix et mes idées flottent aussi à la surface. Dans ce projet une histoire unique se développe, une écrite par Sand et moi qui n'existe pas seulement au XIX^e siècle ni au XXI^e, mais quelque part entre les deux espaces et les deux temps. J'espère que la création de cet espace rendra l'histoire plus accessible aux lecteurs qui tiennent aussi peut-être plusieurs identités et n'existent pas dans un contexte strictement linéaire hétérosexuel, comme cette histoire de Sand encore vivante.

CONCLUSION

Bien que mon projet traite seulement de quelques thèmes qui peuvent être trouvés dans les écrits de George Sand et que ma traduction soit seulement une section du roman, j'espère que mon projet n'est pas la fin de mon travail sur *Isidora*, ni la fin des études sur ce livre riche. Je voudrais continuer avec ma traduction d'*Isidora* pour finir une édition anglaise complète qui peut être rendue accessible aux lecteurs anglophones. Je pense que les idées des relations intimes et féminines, le féminisme, la sexualité, et la philosophie sont présents partout dans le livre. L'occasion de finir cette traduction présentera la chance de souligner ces thèmes dans chaque chapitre du texte.

Tandis que je me sens très proche de ce texte et mon projet, je peux envisager une traduction complète d'*Isidora* comme un projet collaboratif, aussi. Il y a une grande communauté de chercheurs de George Sand qui sont membres de The George Sand Association, fondée en 1976. En 1991, plusieurs traducteurs connectés par The George Sand Association ont fait une traduction anglaise de *Histoire de ma vie*, l'autobiographie de Sand, qui a été publiée par SUNY Press. Une traduction collaborative d'*Isidora* donnerait la possibilité d'apprendre plus sur les écrits et les idées de Sand, et d'inclure plusieurs voix dans les thèmes de son travail et ses applications aujourd'hui.

J'espère que ce projet est seulement un pas dans un plus long parcours d'études et de traductions du livre. Il y a plusieurs sandiens qui ont dédié beaucoup de temps et de ressources sur ce roman, comme Annabelle Rea, Nathalie Buchet Rogers, et Eve Sourian. En faisant ce projet je voudrais que plus d'étudiants prennent le temps de lire *Isidora* et contribuent à leurs pensées et interprétations du livre. En plus, je voudrais que plus de traducteurs deviennent impliqués avec le roman, soit avec les pages que j'ai commencées, soit leur propre traduction. Je suis consciente que mes propres identités, parcours, et intérêts académiques ont influencé ma traduction. La pertinence de ce texte pour les lecteurs du XXI^e siècle se trouve dans les leçons et idées novatrices sur des identités différentes et comment on compte avec ces identités dans un monde créé pour les quelques privilégiés. Je crois que l'interaction avec ce texte par une variété d'individus ne peut que renforcer ses impacts et sa pertinence pour des lecteurs aujourd'hui. En plus, il peut créer des moyens pour plus d'étudiants de trouver des liens avec le travail de Sand, en critiquant ses idées et en ajoutant leurs propres idées au canon.

Je crois fortement que la traduction de ce texte est une contribution de valeur aux écrits de Sand. Une écrivaine qui a cru dans l'égalité et la liberté pour tous, je pense que ses idéaux s'alignent avec les idées de l'accès à l'information et à l'éducation. La traduction de ses oeuvres inspire le partage culturel entre les lecteurs partout, et facilite la compréhension des origines des théories sur le féminisme et les identités queer de l'époque. J'espère que ce projet ouvre un espace pour continuer d'analyser ce texte et ses idées dans une variété de contextes académiques et sociaux.

TRADUCTION

Now dear reader, we'll leave Jacques Laurent to his anxieties, and recount Alice's journey.

After several hours of calm sleep, she dressed with her usual care, and retrieved the key to the small garden door. "I will leave it in the lock," she said to Saint Jean, "and you shall never remove it." Then she walked with tranquil slowness towards Isidora's garden, and went to sit in the greenhouse alone for a moment, before meeting her. Inside, the greenhouse was rather disordered, a velvet cushion fallen into the sand, a few beautiful, crushed flowers strewn around the fountain. Alice felt an icy shiver; but even alone, no sigh betrayed the emotion deep within her soul.

She was finally walking towards the house, when Isidora appeared before her in a white dress under a thin black cape. Isidora was proud to wear her mourning, that which had made her wife and widow; but she hated its somber color, the souvenir of death. Not expecting the visit of her sister-in-law so soon, she had barely hidden her dress under her cape, soft and fresh, in which she felt reborn. However, the face of the haughty girl was strongly altered. Her beauty had not suffered; it had perhaps gained even more in expression; but it was easy to see in her heavy eyes and luxurious hair barely tied back, that she'd had little sleep, and that she possessed a deep desire to immerse herself once more in the morning air. It was barely nine o'clock.

She let out a small cry of surprise, then, as if charmed, rushed towards Alice; but in her quick expression some fierce concern betrayed her.

Alice, clear-sighted and strong, smiled at her effortlessly and offered her a hand. Isidora took it to her lips with a convulsive movement of acknowledgement, but without taking her eyes, black and fearful like a gazelle's, from Alice's placid gaze. Alice was also very pale; but so peaceful and so cheerful, that one might have thought *she* was the victorious lover facing the betrayed rival.

"She doesn't suspect anything," thought Isidora; and she regained her composure, especially since Alice didn't seem to be paying the least attention to her beautiful robe of white muslin.

"You weren't expecting me this morning," Madame de T said; "but you told me that you would see no one and wouldn't leave until I came; I didn't want to condemn you to a long confinement, and, while waiting for you to wake up, I took the pleasure of becoming acquainted with your beautiful flowers."

"My most beautiful flowers are without perfume and purity, compared to you," Isidora responded, "and do not take this as a metaphor brought from Italy, the classic land of riddles. I naively make up what I'm telling you in a ridiculous way; it's rather the character of Italian enthusiasm. It seems exaggerated due to its sincerity. Ah! Madame, how beautiful you are in the daylight, how your air of goodness penetrates me, and how your manner with me makes me happy! So you don't share the animosity of your family against me? You don't have the stupid and ferocious pride of worldly women?"

"Let's speak neither of my family nor of women of the world: you still don't know them, and maybe you won't have as much to complain about as you believe. What does it

matter to you, moreover, the opinion of those who judge you so without knowing you? Forget a little all that moves outside of your real life, as I forget, as well; even when I am forced to live in that world. Think a little of me, and let me think only of you. Tell me, do you believe you could love me?"

This question was posed with a sort of severity, where urgent candor mixed with cordial benevolence. Isidora tried to cry out against the cruelty of such a doubt; but Alice's firm and good expression seemed to tell her: *No such words, I deserve better from you.* And Isidora, suddenly feeling the weight of this superior soul fall on her own, was seized by an uneasiness that resembled fear.

This fear became terror while Alice added, holding Isidora's hand tightly in hers, "Answer me, answer me boldly, Julie!"

"Julie?" cried the courtesan. "Why do you give me this name?"

"Allow me to always call you by it," Alice spoke with great gentleness; "One of our mutual friends knew you by this name, which is without a doubt your true name, and is sweeter for me to pronounce."

"It's my Christian name, in fact," said Isidora with a sad smile; "But I didn't want to use it after I left my family and my humble conditions. It's my working-class name, for you know I was a poor child of the people."

"It's your title of nobility in my eyes."

“Really?”

“Yes, truly! Don’t think that privileged heads don’t have ideas because they are born with a silver spoon. Don’t be prouder than me; call me Alice, and for me, use your name, Julie.”

“Ah! It reminds me of so many things, sweet and cruel! My youth, my ignorance, my illusions, everything I lost! Yes, give me this precious name, so that I can forget everything that happened when I was named Isidora... Because it’s also painful for you to say, isn’t it?” And with these last words, Isidora looked at Alice with an imperious sincerity.

Alice lifted her beautiful, delicate hand, and placed it on the courtesan’s forehead. “I swear to you, by your unusual intelligence,” she told her, “that if your heart is as good as your beauty is powerful, I don’t want to know nor judge whatever has happened in your life. May whatever has made you suffer in the past be now, between us, as if it never existed. If you are grand, generous, and sincere, God must absolve you, and none of his creatures have the right to call Him too indulgent. Answer me, then, because I ask you nothing else. Is your heart alive? Are you capable of love? Because if so, we are worth the same before God.”

Isidora, completely defeated by this ascendance of justice and goodness, placed her hands on her face and remained silent. Her usual enthusiasm was replaced with a profound but painful tenderness; she had to love Alice, and she felt she loved her even

more than during the bout of exaltation she had experienced the day before in receiving the first overtures of her friendship.

But the phantom of Jacques Laurent had passed between them, and there had been hatred mingled with her heart's first desire towards her rival. Now, respect had shattered all jealousy. Dejected pride was nowhere to be found in this euphoria of gratitude. Alice was no longer like a fairy but a sister of Charity who plumbed her wounds. The proud victim could not push away this generous hand; but she was ashamed to confess that she needed more help and forgiveness than justice.

Alice pushed Isidora's hands to the side with a sort of authority, and saw her troubled face, one that the united affronts of all men could not have made blush.

"Well then," she told her, "if you're not sure of yourself, wait a while to answer me. I will be courageous and will not be rejected. I didn't come to impose my friendship and trust on you. I came to offer them to you and ask for them in return."

"And I, I give you all of my soul," Isidora finally replied, holding back burning tears.

"Can't you feel that you dominate me and that my trust belongs to you?"

"But do you not also see that I am not as close with God and with myself as you would hope? Don't you see that I am ashamed to make such a confession? Don't be cruel, and don't abuse your superiority, because I don't know if I can endure it for long

without revolting. Ah! I'm a miserable soul, I need pity because of what I suffer; but pity humiliates me, and I can't accept it!"

"Pity!" cried Alice. "Only God has the right to mete it; but men! Oh! You are right to repel the pity of beings who all need it for themselves. I would be worthy of pity, dear Julie, if I offered you mine."

"What are you offering me then, my dear noble woman? Am I worthy of your affection?"

"Yes, Julie, if you share it."

"Oh! Can't you see that I would beg on my knees if I needed to! Oh! Beautiful and good creature of God that you are, be wary of what you're doing by opening the treasure of your affection to me; because if you take it away after seeing into the depths of my heart, you'll have struck the last blow, and I will be forced to curse you."

"Why do you always mix something sinister in your words? Has so much harm been done to you? And besides, once a man has done you justice, and he has loved you."

"To what man are you referring?"

"My brother."

"Ah! Let's not speak of him, Alice, because it is there that our relationship, just barely formed, could break, unless my frankness absolves me!"

"No confessions, Julie. I know certain things about you that I can understand without approving of them. But three years of devotion and fidelity have erased them."

“Listen, listen,” cried Julie as she bent over the velvet cushion still under Alice’s feet, in an act of half familiarity, half submission. “I don’t want you to believe that I am better than I am. I would prefer instead that you think worse of me, so that I may win your esteem. I don’t wish to take it by surprise or extort it from you. I want to tell you about my whole life.”

Alice made an involuntary movement of fear, and Julie added with dejection, “No, I won’t tell you anything; I can’t anymore; but I will try to make myself known by speaking at random, because my heart is so troubled, and I can’t silently receive an act of kindness that I don’t believe I deserve.”

“Oh! Madame,” Alice said, “one cannot be beautiful and poor with impunity in this abominable society of poor and rich, and this gift from God, the most magical of all, a woman’s beauty; a woman of the people must tremble to pass it on to her daughter.”

“I’m reminded of a popular phrase that I heard repeated around me in my childhood: *Her eyes reveal the damnation of her soul*, the neighborhood gossips would say, and pry me from my mother’s hands to kiss me. Oh! If I had truly understood this naive and sinister prediction!

“It means that beauty and misery form a monstrous combination! Ugly, dirty, cruel misery, unrelenting, all-consuming work, obstinate hardships, cold, hunger, isolation, shame, rags, all of this is so surely fatal to beauty! And beauty is ambitious; it feels like a power; that a kingdom would be vested in it if we lived by God’s designs;

beauty feels like it attracts and commands love, that it could raise a beggar to a queen in the hearts of men; but it suffers and is outraged by the shackles of poverty.

“Beauty doesn’t want to serve, but command; it wants to grow, not disappear; it wants to know and possess; but, alas! At what price does society grant beauty this dreadful reign and ephemeral drunkenness!

“And I too, I wanted to reign, and all I found was slavery and shame. Perhaps you think there are souls predestined for vice, damned from the beginning; and other souls that are incorruptible and made virtuous. Perhaps you are a fatalist, one of those happy people who believe in destiny. Oh! Know that there is nothing destined for us in this world but the evil that surrounds us, and that we can’t ward off. If we were able to recognize and judge it, fear would replace strength in the weakest of us. But what do we know of evil when we don’t carry it inside ourselves? Aren’t our good instincts legitimate, and even invincible? Whose fault is it if we are condemned to perish or to choke on them?

“‘Your ambition has misguided you,’ my poor mother would say to me angrily after my first mistakes. It was true; but what was this ambition that was so guilty? Alas! I knew no other ambition than to be loved. Am I then so criminal for having not found love, or less still, for not knowing it existed?

“And, in not finding true love, I had to be content with a semblance of it. Tributes and gifts, these aren’t love, and yet most women with the same name as me in society don’t ask for anything more. But the greatest misfortune that can befall a woman like me

is to not be stupid. An intelligent courtesan, gifted with a serious spirit and a loving heart! What a monstrosity! And yet I'm not the only one. A few of us die from grief, from disgust and regrets, amidst this life of pleasure, opulence and frivolity that they've accepted.

“It's not greed, nor libertinism, that drove them to what society considers a state of degradation.

“It's true, they, like me, have committed faults, and have made dangerous and guilty errors. They've accepted their opulence from unworthy hands, and abjectly received riches as compensation for their slavery, riches they must hate and reject.

“There are many schemers who, to assure these riches, play with passion, threaten separation, feign jealousy, pursue with studied transports a lover who leaves them, or traffic love in a shameful manner. To them nothing is sacred, nothing is true. They never love; they leave a lover for the sole reason that someone richer appears. These women terrify men, and I surprise myself in scorning them, as if I were irreproachable. But some women among us are worth better, without anyone noticing them, without knowing them at all. They don't calculate; they don't count with wealth.

“Fate made the first object of their passion to be riches, and they didn't anticipate that in satisfying this desire, they would soon be regarded as sold.

“Then, in the habit of luxury, with false needs that we create for them, with an entourage of rich admirers who make up their relationships, their soul softens, their

constitution is irritated, work and misery become thoughts of terror. If they change their lover, it's for someone wealthy; only someone wealthy is accepted.

“Becoming frivolous and blind, a simple and modest man is no longer a man in their eyes; he doesn't exercise seduction on them; a poorly made piece of clothing, worn by use, makes him ridiculous, simple manners make him look displeasing, and we'd be humiliated to have such a protector, and to be seen with him in public. We become more aristocratic, more noble than duchesses of ancient court and modern queens of finance.

“Idleness is another cause of demoralization, and yet it's by idleness that we come to resemble great women. We've taken the habit of spending so many hours washing, walking and on frivolous self-maintenance, we sit on a throne with such nonchalance, on our ottomans or in our stagecoaches, that it soon becomes impossible to occupy ourselves with anything remotely serious.

“Our foolish pleasures irritate us, but solitude frightens us, and we can't pass through this life of stupid performance that is at once a burden and a necessity for us.

“And then there's pride! The kind of pride characteristic of those who have been degraded, who have given up arms against us, and who, unable to relocate the path of honor, make glory out of their audacious attitude. Oh! This kind of pride, even if it is illegitimate, isn't less jealous, irritable, and despotic to excess. One could compare it to the pride of certain political men who drape themselves in their unpopularity.

“Judge, then, how a head gifted with intelligence and reason must suffer, when, pushed down this inevitable road without exits, she loses the strength to redeem herself while still recognizing her need for redemption.

“Ah! Madame, you’re not a vulgar woman, you have a large heart, great intelligence. It’s impossible that you don’t understand me. You wouldn’t insult me by holding the pretended elements of my happiness in front of me, the name and the title I hold, the security of my fortune, my liberty, my ever-flourishing beauty; and my spirit, widely praised and appreciated by my supposed friends.

“I owe my patrician name and title of countess to the blind and obstinate love of a man who I couldn’t love, and who I often deceived, as I was insatiably greedy for an instant of love and happiness that was impossible to find!

“This excellent man, but a man of the world, despite everything, jealous without passion and generous without mercy, would never have dared to make me his wife if he’d survived the disease that took him.

“On his deathbed, he wanted, by some strange whim, to leave me with some standing in the world, a position I couldn’t dream of, which I had the weakness to accept without understanding that there would still be a false dignity, an illusory power, a comedy of redemption, a mask over the infamy of my working name.

“The family of Comte de S didn’t want to dispute the considerable legacy with which I played, and this fear of scandal is the most incisive mark of scorn they have

given me. I know very well that, in these times, I could have braved the scandal, advancing myself through the intrigue of salons, there succeeded, there turned the head of an eccentric lord or a skeptical Frenchman, become rich again, perhaps an illustrious marriage, who knows! Enter the citizen's court like certain public women, much more debased than me, having pushed and installed themselves there by force of impudence or skill. But I don't have the capacity to be vile, that type of ambition is impossible for me.

“I'm too perceptive and prideful to face the contempt I know exists deep in the hearts of people I don't even know. I couldn't, I could never surround myself with these questionable women, who have done exactly as I have, by the same chance, but with other intentions and methods. I abhor intrigue, and I feel a sort of consolation in squashing these women with the scorn that they inspire in me.

“But alas! To be worth more than them, I am even more unhappy.

“Incapable of amusing myself with jewels and cars, with the conquest of curtsies and the exhibition of a countess' crown on my visiting cards, my soul is filled with an ideal that I could never, and can never attain.

“Lack of love kills me, and the need to be loved tortures me... And yet I'm not sure I haven't lost, in the midst of so much suffering, the power to love.

“Ah! There it is, a revelation that scares you, that you didn't dare expect! I've figured you out Alice, and I know very well what disposes your great heart to absolve me of my whole life. In your life of reservation and modesty, appointed with the humility of an angel, to you women like me would have a sort of misunderstood grandeur, and they

would redeem themselves before God by the power of their affections; and, like Madeleine, they would be forgiven, because they had loved greatly. Alas! You haven't understood that God punishes souls who abuse his gifts, by making them bloated and blissfully powerless.

“The punishment is there for the hearts of women, as for the senses of the depraved.

“And, understand, this immeasurable sadness is not the atonement of vulgar souls. In Italy I was struck by the differences between myself and almost all of these women who are at once rich and uncouth.

“They also had alternatives of illusion and deception, but their senses are so active that their illusion is not destroyed by numerous defeats. In Rome I knew a young girl of twenty years who tranquilly told me, counting her fingers: ‘I've loved three times, and I was always cheated; but this time, I'm so sure of being loved forever.’

“Eight days later she was betrayed; at first she was mad, then sick to death; then, when she was cured, she was found to be passionately enamored with the doctor who had treated her, and she said again: ‘This time, it's forever.’

“I ignored her following adventures; but I would guess that today she's on her tenth lover, and she'll never lose hope in anything. However, this girl was honest, sincere, she gave all of her soul, she devoted herself without measure, she was admirable in confidence, mercy, and in madness. She had a moving and powerful spirit.

“We're not like that, us French women, especially us Parisian women. We don't have less heart than them, perhaps; but we have much more intelligence, and this

intelligence prevents us from forgetting. Our pride is less audacious; it's more delicate, it doesn't arise so easily from an affront; it reasons; it sees the new blow bleeding from the recent injury. Our pride isn't a disoriented force that blindly searches for a remedy in the forgetfulness of pain and in new pleasures. It's a broken force, one that cannot console itself from its fall, and that bitterly regrets itself.

“Oh well, Alice, I've been talking for a long time, and I haven't told you anything, haven't made you understand anything, perhaps. It's because I'm an enigma to myself. Sick of love, I can't love. Once in my life I believed in love... for so long I cherished this dream like it was reality, a memory that had created all my wealth. And at present?... Well, at present, alas! I'm not even sure I haven't dreamed it all. Ah! If I could, if I dared to tell! Take this, it's like this to love: *Vorrei e nom vorrei.*”

“Oh Julie,” responded Alice, holding back a large sigh, because Isidora's words had filled her with fear and apologetic sadness. “You've said too much, and I've heard too much to remain still. Forget that you're speaking to the sister of your husband. And why, besides, wouldn't she be your confidant? If he was alive, you could have found a support in her against your own weakness, a refuge in your courageous repentances.

“Since, at present, I can no longer keep for him or return to him the benefits of your affection, I can, at least, fulfill my brother's final wish in being your sister.”

“Call me your sister! Say this adorable word, *my sister,*” Isidora cried energetically kissing Alice's knees. “Oh! If it's possible that you would love me so, yes, I swear to God that I will still love and believe!”

In this instant Isidora spoke with a rush of conviction, and all the goodness and purity already in her soul shone in her beautiful eyes.

Alice kissed her, and gave her the name sister, calling upon her all benediction and divine grace.

“And now,” said Julie in tears, “I will tell you the most hidden and most important fact of my life, my only love!... It’s a man whom you know... who resides in your home... who without a doubt has spoken of me to you...”

“Yes, it’s Jacques Laurent,” responded Alice with heroic calm.

The name in the mouth of Madame de T... made Isidora shiver.

She became wild again for an instant and gazed into Alice’s eyes; but she couldn’t penetrate this invincible soul, and the jealous and suspicious courtesan was defeated by the woman without experience or ruse. It was perhaps the greatest victory that modesty had ever won.

“She doesn’t love him, I can say everything,” thought Isidora, “and she’ll tell me everything, in return.”

She recounted her and Jacques’ story in the most vivid details. She only omitted the suspicions she’d had of her rival; she forgot them more than she intended to hide them. Not resenting them anymore, happy to love Alice without struggling against bad feelings, she revealed with animated eloquence the sad novel that she finally saw neatly draw itself in her memories. She even confessed that, without wanting to or knowing, swept away by her imagination, she had exaggerated to Jacques the passion that she held for him; and, when she’d made this courageous confession, she added:

“This is the last trait of this miserable character that I can no longer govern, the most evident symptom of this incurable sickness I succumb to.

“The need to be loved made me believe that I was madly in love, and I affirmed it in good faith; I protested with ardor.

“He believed it: how could he not, when I believed it myself?

“Well, I’ve spoiled my novel by wanting to pick it up again and rewrite it. The first outcome, rushed by suffering, left it complete in my thoughts. Now it seems no better than all the others, and the hero is not so dear to me anymore.

“It seems to me that I’ve committed a despicable act in wanting to possess his soul despite himself.

“At first, I failed in my usual pride, my role as a woman, in not having the patience to wait for him to reignite himself.

“What gentle triumph it would have been for me to see him return to my feet little by little, begging, this man whom I’d so rudely abandoned at the height of his passion, and who must have cursed me a thousand times! And don’t believe that this regret is a pure coquettish pride: oh no! I only try to inspire love to truly believe in it or share it.

“I thus prevented this love from being reborn, by wanting to rekindle it so quickly. Once again my sickly thirst made me spill the glass before having drunk, or, to use a more true comparison, the mortal cold that had overcome and frightened me forced me to throw myself into the fire, where I burned without warming myself.

“Ah! Condemn me, noble Alice, and reproach me without pity for this fever and disorder to abuse. It’s passed from my old courtesan life into my most pure feelings. Or

better pity me, because I am so cruelly punished! Punished by my reason, which I can neither recover nor destroy. Punished by the delicacy of my intelligence, which condemns its own distractions; by my female pride, which trembles at being so often compromised by my girlish vanity.

“I was jealous, that night... without knowing of who!...

“I would have even accused God of being against me for taking the love of this man from me! And I believed that in making him disloyal to his new lover, I would steal him back; but I’m afraid I’ve lost him more than ever, this is too evident. He still pities me; he’s capable of preaching to me, of protecting me if need be, of putting all his knowledge and all his virtue towards saving me. He is so good and so generous! But what do I need a priest for? It was a lover I wanted. I found a distracted and dark one... I’m not loved.

“For the hundredth and final time in my life, I am not loved!... Oh my God! How do I make myself loved?

“Alas, there’s my heart, dear Alice! This agonizing heart that can’t answer for itself.”

“You believe that Jacques doesn’t love you?” said Alice, suddenly plunging into a strange meditation; “Is this possible?...”

Then, shaking her head as if chasing an inopportune idea, she added: “No, it’s not possible, Julie, Jacques is absorbed by a great passion, I am certain of it, and only you can be the object of it. He’s suffered too much for his first feeling to not be painful.

“But love him, my poor sister, in Heaven’s name, love him, and you will save him, in saving yourself.

“Oh! Don’t let this poem fall into dust, the novel of your life, as you call it. If you’ve ever met a soul capable of knowing and inspiring true love, it is Jacques’; I perhaps know it better than you,” she continued with a calm and melancholic smile. “Over these past several months I’ve seen him every day, and I’ve listened to him explain the elements of good and evil to my son. I’ve been assured that he possessed a noble character and intelligence. And moreover, this is not a worldly man; his life is pure: solitude and poverty have developed his courage and renunciation.

“He has more elevated ideas about religion and morality than any other man I’ve met. Don’t fear him, accept the light of his wisdom, and in return give him the sacred fire of love.

“You can still be happy with him, and him with you, Julie; your mutual enthusiasm is not a fault and distraction in your double existence. You make each other happy, now love each other; and if your love cannot become perfect and eternal, at least make it endure, at least ennoble it so that you both benefit and better understand an ideal love.”

“And why then, Alice,” asked Isidora with a sort of anxiety, “don’t you keep this treasure for yourself? Oh! Pardon me if I speak too boldly; but who should know an ideal love if not a soul like yours? Who should despise the differences of rank and fortune, if not you?”

“It isn’t about me, Julie,” Alice replied in a soft tone, laced with solemn pride; “If I was suffering, I would consult you in my turn; but I don’t suffer from my calm, and the time for love hasn’t arrived for me yet, so I beg you to love noble Jacques.”

“I can see that you don’t love him, Alice, because it’s not love without exclusivity and a little jealousy. Even so, don’t you see how I prefer *you* to anyone else on Earth? I regret now that you don’t love Jacques, as I would be so happy to make this sacrifice for you.”

“It wouldn’t cost you much at the moment,” Alice said sadly, “since you’re not sure you love him!”

“Oh! Even so I would love him as much as the first day I saw him, as I imagined loving him last night! But, if you command that I love him, God will perform this miracle for me. If, according to you, my salvation is with him, I swear to you I won’t look for it anywhere else.”

“Yes, swear to me, Julie!”

“What should I swear on? On the name of my sister Alice? I know nothing else more sacred to me.”

“Yes, swear on my name as your sister,” Madame de T replied, getting up to leave and firmly squeezing Isidora’s hand. “Swear also on Félix’s name, in his memory that you should love a man who will respect my brother’s past affection for you.”

Julie promised, and they parted after making plans to see each other the next day. Alice returned appearing as calm as when she had left, and shut herself in her room. After about an hour, she called for her maid.

“Laurette,” she said to the young German girl, “I feel very sick. I feel feverish and I don’t understand what I see around me very well. Listen, my girl, you love me, and you know I would do for you what you will do for me. You are pious, swear to me on your Protestant Bible that if I become delirious you will hear nothing, you will remember nothing. You won’t repeat anything to anyone, even to myself... (especially to myself) the words that may escape from my lips.

“Don’t be afraid, it’s probably nothing; but you must prepare yourself, arm yourself with courage and devotion: swear!”

Laurette swore.

“That’s not all. Also swear to me that you will keep me hidden, that no one will suspect anything worse than a migraine. Swear that you won’t call the doctor even when I am delirious, if I become delirious. Swear that you would rather let me die than let me betray a secret, a secret deep in my heart that only God must know.”

The simple girl swore, despite her fear.

Pale and dismayed, she undressed her mistress, who was seized by an icy shiver, her teeth chattering with a sinister noise.

Alice stayed stretched across her bed without movement for 24 hours. Her apprehensions didn’t come true. She didn’t become delirious.

Souls used to controlling and containing themselves take silence and mystery to their graves.

Alice was closer to death during this frightening nervous fit than Laurette could understand. But she didn’t hear a single complaint.

Cold, stiff, and pale, like a white marble statue, her eyes open and frozen, she had no idea of her situation; if Laurette hadn't felt her weak breath, she would have believed Alice was dead. But as she breathed, unable to express her suffering, the good German girl imagined sometimes that she slept with her eyes open.

Fortunately, affection can sometimes make the simplest beings discover what can save us. Laurette, feeling Alice's cold and stiff body, only thought of warming her, and she succeeded in creating a slow perspiration. Little by little, Alice became herself again, and the first word she could articulate was to ask her humble friend if she had spoken.

"Alas! Madame," Laurette replied, "you were prevented from speaking. Check to make sure you don't have a cut tongue or broken teeth, because I couldn't even bring you to swallow a single drop of water.

"Praise be to God! Your beautiful mouth is missing nothing, and now that you seem better we must get you a doctor and some broth."

"Anything you want, Laurette. Right now I can see clearly. I suffer greatly, but I'm in possession of my own willpower."

"Kiss me, my good creature, and go rest. Send me my son and the other women. If I feel myself becoming delirious again I will call quickly."

"Ah! Madame, you've been too wise," Laurette said naively.

The doctor was astonished to find Alice so weak, and marveled at the terrible effects of migraines on women.

Twenty-four hours later, Alice was sitting up and eating almond milk chocolate in her small salon, with her son, who delighted her with his caresses, and watched her from time to time saying:

“Sweet mother, why are you so white, so white?”

Alice was as pale as a ghost.

Twenty-four more hours ran by before Alice wanted to see Jacques Laurent. The ravages of sorrow and willpower were still visible on her face, but they were already less frightening, and the profound calm that followed such victories resided on her large brow wrapped in braided hair, carefully smoothed by Laurette.

On this day at six ‘o clock, Jacques, told that dinner had been served, entered the dining room with the same worrying preoccupation as the days before. But seeing Alice seated in her chair the old Saint-Jean had brought her, a cry of joy escaped his mouth, a cry so profound and expressive that Alice lightly shuddered.

“I was rather unwell, my friend,” she told him, holding his hand. “But it was nothing serious, and here I am now completely healed. I know that you’ve watched over my child as his own mother would’ve done. I don’t thank you for it, Laurent, but I love you more.”

For the first time, Jacques brought Alice’s hand to his lips; he couldn’t speak, and was afraid he may faint.

Also, for the first time, Alice suspected that she was loved. But it was too late, and such a discovery could only increase her suffering.

What was a love so different from her own, a floating complicated love, already shared in the past and present, and perhaps in the future? All of her power over Jacques' heart was therefore reduced to the mere possibility of making him sometimes unfaithful to a cherished memory, a powerful passion in his moments of weakness.

Perhaps Alice would have forgiven if she'd understood that she wasn't at all Isidora's rival, but that Isidora was hers in Jacques' heart; that she'd never caused infidelity, but that infidelity had been committed against her. But she judged otherwise, and she was too engaged with Julie to not be horrified at that thought of competing for her lover. She shivered, like someone who had awoken to find themselves at the edge of an abyss, and she made an immense effort of courage and dignity to move away from the danger of ever falling. However, something strange, but that all women will understand, was that from this moment the courage seemed easier to her.

Jacques had ignored, along with everyone else, the severity of sickness Alice called indisposition. He was frightened by her pale complexion. But since there was no other great change in her, since her expression was serene — more serene than usual — he didn't suspect that just 24 hours before she had been battling death. He barely dared to question her about her pain, and although he'd resolved to reproach her, in the name of her son and her friends, the imprudence she had committed in passing a whole night walking with her head uncovered in the garden, he could never be so bold.

The memory of this strange walk struck him with respect and a sort of terror. He believed he'd discovered that a great secret filled the life of this quiet, restrained woman.

But what could be the nature of such a secret? Was it a sadness of the soul or a physical suffering, carefully hidden? Perhaps — alas! the traces of a deadly evil stifled with stoicism for many years.

Over the past six months, he'd noticed that Alice had grown pale and thin in a delicate way; but because she never complained and seemed to have a robust constitution, he hadn't yet begun to worry. What should he think now? Was her solitary vigil, so deeply absorbed in thought, a result of her sickness or its cause? Whatever it was, there was something solemn and mysterious inside her that Jacques didn't dare mention. He could barely ask if Madame de T... had caught a cold.

“No, I don't believe so,” she simply responded. “It's not the season for colds.”
And everything was said.

Jacques musn't have known that he'd witnessed the suicide of a profound passion, and even more that he was the cause of this suicide and the object of this passion.

When the meal was finished, Alice wanted to get up and return to her salon. But her legs were still slightly paralyzed, and it was impossible to take a single step.

She asked Jacques to go and find a book in her son's bedroom, and the child followed his instructor. While they were gone, she moved herself to her armchair: she didn't want the two to suspect what she had suffered.

“My friend,” she said to Jacques when he returned. “We are once again alone tonight. I won't go out until tomorrow. I want to dedicate this night to my sister-in-law, who I promised to meet the day before yesterday in her garden.”

“I was forced to miss her, and she must be worrying about me; because she has affection for me, I am certain, and I have so much affection for her... so much! You’re right, Jacques, to condemn without reason is odious, to judge without knowing is absurd.

“Madame de S is not an ordinary woman at all. I’d be happy to see her now; but I’m still a little too weak to walk.

“Would you be so obliged as to go to her home and see if she is alone, if she is free this evening, and if so, to bring her to me?

“You can go through the gardens. The little door is open, and will always be from now on.”

Jacques obeyed. Isidora was preparing to enter a car to go walk in the woods with several people.

As soon as she learned of Jacques’ mission, she wrote a small note in pencil in the entryway to call off the car and send everyone away. She threw her veil on her head and walked towards him, taking his arm with a touching vivacity. “Oh! Thank you!” she said running with him, like a little girl, through the gardens. “What a good mission you’re fulfilling! I thought she’d already forgotten me, and I no longer lived.”

“She was sick,” Jacques said.

“My God, seriously?”

“I don’t think so; however, she’s changed greatly.”

The premonition of the truth penetrated Isidora’s spirit.

As she thought of Alice’s behavior, she was close to guessing everything; but her suspicions vanished when she saw her. Alice received her with a ray of happiness in her

eyes and arms loyally open to her tender caresses. Isidora, impetuous and untamed, couldn't understand the firm patience of such a martyr, the sublime generosity of such a soul.

While Isidora was not incapable of such a large sacrifice as Alice's, she would've accomplished it otherwise, and the storm of her vanquished passion would have made the earth tremble beneath her feet.

Yet what storm could have passed over Alice's head! What tempest had shaken all the elements of her being during this long night, whose calm had so frightened Jacques! And it hadn't cost the life of a single blade of grass!

Alice's sobs hadn't escaped her chest; her sighs hadn't made a single rose petal fall.

I didn't promise to write events, but an intimate story, dear reader. I won't finish with any spectacular turn of events or twists. Alice, Isidora, Jacques, reunited on this night, and many others since, sometimes in the small salon, sometimes on the garden terrace, sometimes in the beautiful greenhouse full of camellias, slowly healed themselves of their secret wounds, little by little. Every day Isidora became more beautiful, more eloquent, more true, more rejuvenated by a love that was felt and shared. Each day Jacques became more shocked and touched by this love that had caused him so many tears, and that had come back to him, as smooth and soft as the first days with Julie, as ardent and strong as he'd been in his hours of euphoria and suffering. She loved, by recognition at first, then through practice, and finally by enthusiasm; because Julie confidently rediscovered the youth and strength of her soul.

Alice was the link between them. She was the confidant of Isidora's last suffering and struggles.

She attached herself to Isidora to make her more dignified for Jacques, and, without ever speaking to him of their love, she knew how to make him see and understand what a treasure was still intact deep within Isidora's broken soul. As for him, the noble young man already knew, since he could love her even when she least deserved it. But in seeing Alice, he had glimpsed a more perfect ideal of love and of women. By what fate could he never realize he was loved by her? And by what excess of modesty and pride would Alice be too long blinded to the real sentiments she had inspired in him? These two souls were too modest and naive, and, let's say once more, too in love with each other, to guess and possess each other. Their love was not of this world; it couldn't find its space. A nature of expansion, audacity and passion seized Jacques: but don't pity him, he's not too unhappy.

But let him remain unaware of Alice's secret forever, because Isidora would be lost! Don't worry, he will ignore it.

Trust in the dignity of a soul like Alice's, dear reader. She has suffered too much to lose the fruit of a victory so dearly bought. And it would be in vain if she learned the whole truth now. The night where she counted, watching the pendulum, the minutes and hours her lover spent at the feet of her rival, she reasoned: If he doesn't love me, I'll only live in shame and humiliation. If he loves me and is letting himself be distracted for only an hour, I'll never be able to forgive him. In either case, I must heal.

Don't find her too proud.

At 25 years old, she had never loved, and she'd made love a divine ideal. She couldn't understand the weaknesses, the traps, the failures of love in the real world. To consequently see her so indulgent, so generous, so strange to the passions of others, one would swear that she would stop trying to love.

You might tell me this is all unlikely, and one can't finish such a serious novel so madly. What if I told you Alice is so well healed that she dies? You wouldn't believe it; no one around her suspects it, her doctor least of all.

However, she isn't condemned to die from this sickness, to my thinking.

Has Isidora then accepted Jacques as her last lover?

Will a day come when Alice's true love will be reborn from its ashes? Is Jacques' love for her extinguished or slumbering? Will there never be an hour of eloquent explanation between them?

Who knows? These novels are never absolutely finished.

Indeed, this novel does not have to finish here, and all the while we've been recounting what you've just read, we haven't known Jacques Laurent's own thoughts. One year later, we received new exchanges, and the papers that fell into our hands have forced us to add a third part to this story.

BIBLIOGRAPHIE

- Castro, Olga, and Ergun, Emek, editors. "Introduction: Re-Envisioning Feminist Translation Studies." *Feminist Translation Studies*, Routledge, 2017, pp. 1-11.
- Dumas, Alexandre. *La Dame aux Camélias*. 1848. Wentworth Press, 2018.
- Gairola, Rahul K. "A Manifesto for Postcolonial Queer Translation Studies." *Feminist Translation Studies*, edited by Olga Castro and Emek Ergun, Routledge, 2017, pp. 70-79.
- Réa, Annabelle. "L'« âme remplie d'un idéal » ou l'ambition au féminin dans *Isidora*." *George Sand et l'idéal: Une recherche en écriture*, edited by Damien Zanone. Paris, Honoré Champion, 2017, pp. 183-193.
- Rogers, Nathalie Buchet. "Aux limites du genre: Séduction et écriture dans *Isidora*." *George Sand: Pratiques et imaginaires de l'écriture*, edited by Brigitte Diaz and Isabelle Hoog Naginski, Caen, Presses universitaires de Caen, 2006, pp. 187-200.
- Sand, George. *Isidora*. 1846. CreateSpace Independent Publishing Platform, 2015.
- Sand, George. *Isidora*, edited by Annabelle Réa. 1846. Paris, Honoré Champion, 2018.
- Sand, George. *La Mare au Diable*. 1846. New York, Henry Holt and Company, 1899.
- Sourian, Eve. "Amitiés Féminines dans *Isidora* et *Constance Verrier* : Polarités et Classes Sociales." *Insert Journal Title*, 1986, vol. 8, no. 28, pp. 28-37.
- Thomson, Patricia. "George Sand and English Reviewer: The First Twenty Years." *Modern Language Review*, 1972, vol. 67, no. 3, pp. 501-516.
- <https://doi.org/10.2307/3726119>.

Vinay, Jean-Paul and Darbelnet, Jean. *Comparative Stylistics of French and English: A methodology for translation*. John Benjamins Publishing Company, 1995.

Walter, Benjamin. "The Task of the Translator." *The Translation Studies Reader*, edited by Lawrence Venuti, London, Routledge, 2000, pp. 16-25.

Zola, Émile. *Nana*. 1880. Paris, Garnier, 1994.